

20 Dec. 1936.
Handwritten signature and date.

ANDRÉ GIDE et la révolution ouvrière

par Marcel Martinet

AINSI il existe dans les milieux révolutionnaires un « cas André Gide »... N'ironisons pas. Il ne s'agit point de l'un de ces précieux débats de conscience autour desquels Messieurs les gens de lettres raccrochent les badauds. Il ne s'agit de rien de moins que de la liberté de pensée et de la valeur de la vérité dans la révolution prolétarienne.

Essayons d'y voir clair.

ooo

Après une longue évolution, un écrivain entièrement étranger aux questions ouvrières, un écrivain qui appartient à « l'élite intellectuelle » la plus authentique, croit découvrir dans l'état social né de la Révolution d'Octobre la terre promise de la justice et de la liberté humaines. C'est une véritable conversion et elle s'affirme dans l'enthousiasme d'un cœur qui vient de trouver sa jeunesse. La révolution a souvent opéré de tels miracles.

On devine avec quelle satisfaction le pouvoir soviétique accueillit une adhésion dont il pouvait retirer tant d'avantages. Gide, invité à visiter la Russie, y partit à la fin du printemps. Il regarda avec une attention et une sympathie passionnées tout ce qui lui était montré, mais, par nature et sans doute aussi parce qu'il estimait que c'était son devoir il s'efforça d'apercevoir, par dessus les haies et les barrières, ce qui ne faisait pas partie du programme officiel : ce rare artiste fit ce qu'il put pour pénétrer dans la vie banale de l'homme russe. Il osa regarder avec ses yeux, il osa voir ce qu'il voyait et, rentré en France, il osa dire ce qu'il avait vu.

Dans son petit livre, *Retour de l'U.R.S.S.* parlait-il en ennemi? Bien au contraire. Il parlait en ami soucieux de servir, presque en partisan. Il disait en substance : j'admire vos réalisations puissantes, vos vastes ambitions ; gardez-vous seulement d'oublier que votre but, que votre justification doit rester la libération de l'individu, le bonheur terrestre de tous les hommes. Il exprimait avec son autorité de grand écrivain, mais avec une modération et une prudence extrêmes, ce que beaucoup d'entre nous, qui ont servi la Révolution d'Octobre alors qu'elle était de partout menacée et saignante, répètent

tout menacés et saignante, répètent depuis douze ans.

Eh bien un tel langage est parallèle, indécent, ~~idéal~~ scandaleux. On le fait assez voir à Gide et la réprobation savamment orchestrée n'est sans doute qu'à son début.

On a commencé par le silence et par les chuchotements de couloirs. Puis est venu l'outrage : il y a des hommes pour ces besognes. L'outrage le plus bas et qui avilit celui qui l'emploie, l'injure la plus ordurière. En même temps le plus pauvre mensonge. Un spécialiste entame son réquisitoire en déclarant que « sur M. André Gide il connaît deux histoires. Des vraies de vraies. » Voilà Gide confondu d'avance. Mais les deux histoires, qui ne sont d'ailleurs que des histoires d'almanach sans portée aucune, sont l'une et l'autre mensongèrement attribuées à Gide. De la première il a été la victime, d'ailleurs amusée et non l'auteur. Quant à la seconde, pareillement innocente, je tiens de Paul Signac que le héros en fut, non pas Gide, mais Verhaeren. Après cela l'honnête pamphlétaire peut conclure : « C'est tout » — et continuer à étaler sa boue. Nous pouvons nous aussi conclure.

Mais nous ne nous étonnons pas. Chercher la vérité et la dire, c'est le crime des crimes, et, contre qui s'en rend coupable, tout est bon. La campagne qui s'amorce contre Gide nous rajeunit. Durant la guerre, les plus ignobles attaques, les plus cruelles et les plus sales, déferlèrent contre Romain Rolland, qui alors les méritait par son courage et sa grandeur. Aujourd'hui, j'envie pour mon ami Rolland le sort injurieux qu'il a écarté de lui, et qui va maintenant assaillir et grandir André Gide.

○ ○ ○

Élevons-nous cependant au-dessus de l'ordure. Ou plutôt comprenons ce qu'elle signifie. Il y a un enseignement profond dans « le cas André Gide ».

Suivant une conception politicienne et policière de la société, toutes les valeurs humaines sont subordonnées à un résultat matériel immédiat et précaire, qu'il faut obtenir à n'importe quel prix. C'est la conception des dictatures totalitaires. Mais, sous des formes hypocrites, elle était déjà celle de la bourgeoisie. Et la sombre parodie qu'on a nommée le procès de Moscou ne s'est-elle pas déroulée sous le même signe, lorsque pensée, vérité, respect de soi furent sacrifiés comme des ombres vaines, par les victimes comme par les exécuteurs, à l'intérêt présumé d'un Etat, d'un Parti ?

Lorsque des hommes qui s'instituent les chefs des autres hommes en arrivent là, lorsque pensée, vérité, respect de soi sont considérés comme des grues métaphysiques et des survivances bourgeoises, toutes ces valeurs méprisées deviennent fatalement aussi de dangereuses et criminelles sottises. Tant pis alors pour qui ne les rend pas, tant pis comme disait l'autre, pour les idéologues. Et comment s'indigner si, d'un André Gide que la presse russe appelait hier « le grand écrivain révolutionnaire », « le plus grand écrivain français d'aujourd'hui », la *Pravda* écrit, le 3 décembre : « Il n'est ni blond ni brun, c'est un vague hybride d'écrivain français et de semillant garde-blanc russe » et parle de sa bassesse.

de sa mesquinerie haineuse, de sa servilité, de sa stupidité, de son manque de talent ? Innocente pirouette et « tournant » légitime, puisqu'il n'y a que des convenances opportunistes!

En face de cette fausse habileté, qui n'est que sottise, de ce vieux truc de l'arsenal politicien, la conception ouvrière qui, seule, assure et justifie la révolution, a pour arme la vérité totale, la vérité constante. Et ici les vieux noms souillés de la Révolution française — liberté, égalité, fraternité (mais oui, sans mascarade nationaliste!) — reprennent leur active jeunesse et leur valeur souveraine, désignent à nouveau les raisons d'être et les buts de la Révolution prolétarienne universelle, — et ici s'insère aujourd'hui la grandeur de pensée de Gide, ici il rejoint la pensée ouvrière.

Il vient de loin, André Gide, il a longtemps poursuivi de bien autres desseins, mais il y eut toujours en lui un certain refus d'accepter, qui était un point de départ commun. Avant, pendant la guerre, il est certes bien loin de nous, mais quand, juré de cour d'assises, il écrit ses souvenirs, le besoin de liberté qui l'anime devient besoin d'égalité. Quand il voit comment l'Européen traite les noirs du Congo, son refus d'accepter se précise et s'accentue. Et il suit le même chemin quand il aborde à la terre inconnue de la Révolution et croit y reconnaître ses songes réalisés.

Mais son regard est demeuré lucide, son esprit exige. Ce n'est pas cela encore... Va-t-il retourner en arrière ? Non, ce cœur rajeuni n'accepte pas que la déception dessèche son rajeunissement et le poète soutient l'explorateur. « Ce qui at-

tire surtout chez lui, dérivait à l'un de nous un grand révolutionnaire proscrit, c'est l'honnêteté fraîche et vaillante. » Devant sa déception temporaire et locale, il renouvellera avec plus de force son serment de fidélité au nouveau monde de l'homme et, lui dont la nature est enveloppée et sinieuse, il trouvera pour ce témoignage le cri le plus direct, l'adjuration la plus pathétique.

Cela est beau et grand, et cela est puissamment utile à la cause ouvrière.

D'abord, cet homme de lettres, il est beau qu'il ait voulu voir, là où tant de plus jeunes, quand ils ne se réservaient pas dans une incompréhension hargneuse, se contentaient de la parade officielle. Il est beau qu'ayant vu il ait résisté aux pressions et parlé. Il est émouvant qu'ayant touché dans son vieil âge un public immense, inespéré, il renonce à cette gloire viagère et s'expose aux affronts plutôt que de renoncer à la vérité.

Cependant, ces histoires de succès et de gloire compteraient peu pour nous. J'espère qu'elles comptent peu pour André Gide. J'espère que, sentant la grandeur du service que son courage rend à la classe ouvrière, il sent la grandeur de la récompense secrète: sa poursuite de l'égalité économique entre les hommes l'unit au prolétariat, sa poursuite de la dignité humaine en chaque homme, et n'importe quel homme, l'unit au prolétariat. Cette rencontre, modeste et obstinée, de la volonté du vieil individualiste avec la volonté ouvrière, au moment où elle reçoit son juste tribut d'outrages, saluons-la camarades: elle est de ces revanches qui aident à vivre et qui aideront à vaincre.